

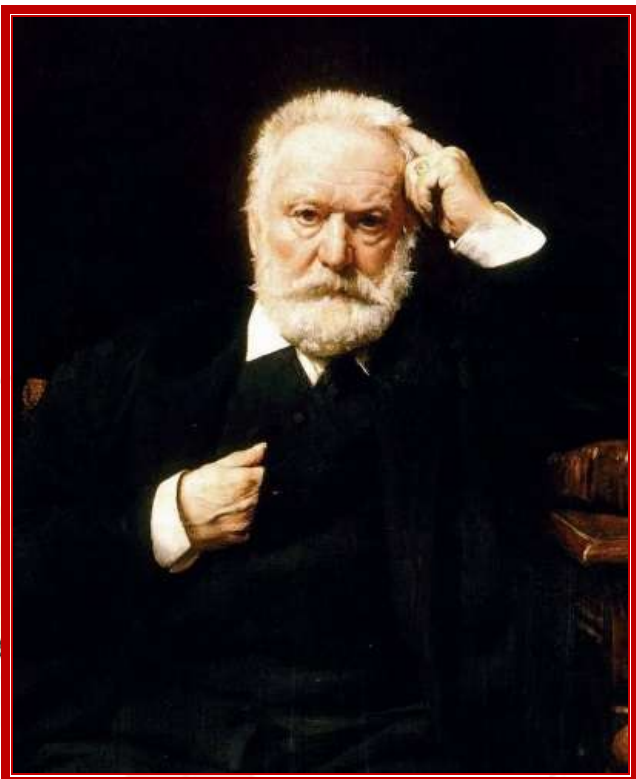


# Victor HUGO

Théâtre-documentation



L'Épée



**Victor HUGO**  
**1802-1885**

# L'Épée



---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

Drame en cinq scènes<sup>1</sup>.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 25 février 1902.

### *Personnages*

SLAGISTRI

ALBOS

PRÊTRE-PIERRE, *âge de patriarche*

LE CHANTERRE

KIELBO

TIVARO

ELETTRA

MARIAMM

HOMMES DE LA MONTAGNE, *vêtus de peaux de loup*

HOMMES DE LA PLAINE, *vêtus de peaux de mouton*

FEMMES

JEUNES FILLES

VIEILLARDS

ENFANTS

*Entrée d'un village dalmate. Petite place.*

---

<sup>1</sup> Le manuscrit de *l'Épée* porte en haut de la première page cette date : 21 janvier 1869 ; et au bas de la dernière : 24 février 1869.

À l'un des angles de cette dernière page, on lit cette mention :

Je note ce détail, pur hasard du reste. J'ai commencé ceci le 21 janvier et je l'ai fini le 24 février.

V. H.

---

## VICTOR HUGO

---

*Une gorge de montagne.*

*Une seule maison à gauche, cabane basse, à toit d'ardoises larges, masque l'entrée du village.*

*Du même côté, plus près, une falaise avec un sentier en zigzag escarpé. Ce sentier a, par endroits, des marches comme un escalier ; ces marches sont de vieilles pierres usées et branlantes.*

*À droite, un précipice. L'autre côté du précipice est une haute muraille de roche à pic, dans laquelle on voit une ouverture laissant distinguer une grotte profonde. Un pont, fait d'un tronc d'arbre jeté en travers sur le précipice, mène à cette ouverture.*

*Sur le devant, un banc de pierre.*

*Vaste paysage au loin. Un lac. Chênes et sapins. Chaîne de glaciers et de sommets, couverts de neige.*

*Au fond, la mer Adriatique.*

*Beau soleil d'automne.*



## *Scène première*

### ARC DE TRIOMPHE ET CAVERNE

HOMMES DE LA MONTAGNE,  
HOMMES DE LA PLAINE, VIEILLARDS, ENFANTS,  
FEMMES, JEUNES FILLES

*Jeunes filles dansant et chantant. Pendant qu'elles dansent, le paysan ménétrier, dit le Chanterre, assis sur une pierre, joue de la muse de blé. Les filles ont toutes de gros bouquets. Quelques-unes ont déposé à terre leurs paniers pleins de raisins.*

KIELBO.

Ho ha ha ho ! pensive,  
On vogue, ho, ha, ha, ho  
À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUTES.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Veux-tu que je te suive ?



---

## VICTOR HUGO

---

Dit-elle à Paolo,  
À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUTES.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

La barque va, furtive,  
Gagner Zante ou Milo,  
À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUTES.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Fugitif, fugitive,  
On s'aime, doux tableau !  
À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUTES.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

J'entends chanter la grive  
Et frémir le bouleau.  
À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUTES.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

TOUT LE PEUPLE.

Vive Albos !

UN MONTAGNARD.

Le chasseur qui garde nos villages

Et qu'on entend la nuit marcher sous les feuillages !

UN HOMME DE LA PLAINE, *survenant.*

Il est absent ?

LE MONTAGNARD.

Oui, mais il va dans un instant

Revenir.

LE PEUPLE.

Vive Albos !

LE MONTAGNARD, *au paysan.*

Tout ce peuple l'attend.

UN AUTRE MONTAGNARD.

Il nous revient avec le père de son père,

Prêtre-Pierre, l'ancien du pays.

LE PAYSAN.

Prêtre-Pierre !

Pourquoi l'appelle-t-on prêtre ?

UN AUTRE PAYSAN.

Sans qu'il le soit ?

UN VIEILLARD.

Étant l'ancien du peuple, il est prêtre de droit.

C'est l'usage en nos monts. Nul front qui ne se baisse

Devant ce sacerdoce auguste, la vieillesse.

Prêtre-Pierre est l'aïeul, l'ancien, l'homme sacré,

Obéi comme un pape, humble comme un curé.

Il sait les simples, lit les livres, voit les âmes ;

On dirait que Jésus, que toujours nous priâmes,



---

## VICTOR HUGO

---

A fait nos cœurs exprès pour qu'il y pénétrât.  
Il est le médecin, il est le magistrat.  
Albos, son petit-fils, vient et nous le ramène  
Après qu'ils ont été passer une semaine,  
Albos en chasse, et Pierre en prière, là-haut.

LE CHANTERRE.

En même temps qu'Albos, nous allons voir bientôt  
Quelqu'un de grand.

LE MONTAGNARD.

Qui donc ?

LE CHANTERRE.

Le duc, sur qui Dieu veille !

Tout à l'heure, en collant à terre mon oreille,  
J'ai très distinctement entendu des clairons,  
Des chevaux, de la foule, un bruit sourd d'escadrons,  
Et j'ai dit : Gloire à Dieu ! gloire à saint Charlemagne !  
C'est le bon duc qui vient voir sa bonne montagne.

LE PAYSAN.

C'est la première fois qu'on aura le bonheur  
De voir un duc !

AUTRE PAYSAN.

Son duc à soi ! son vrai seigneur !

LE CHANTERRE, *ôtant son bonnet.*

Car ces monts n'avaient pas encore eu sa visite.

LE VIEILLARD.

Le visage d'un roi réchauffe et ressuscite.  
Qu'il soit le bienvenu !

LE CHANTERRE.

Moi, j'ai vu très souvent,  
À la ville, passer son cortège. En avant,

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

Des trompettes, un tas de tambours, des vacarmes.  
Puis des prêtres, et puis des files de gendarmes.  
C'est beau. La foule admire, et l'on ne bouge point.  
Il suffit d'un soldat, casque au front, lance au poing,  
Pour tenir en respect tout un peuple...

LE MONTAGNARD.

Sans armes,

Comme nous.

LE CHANTERRE.

On secoue, ainsi qu'un jour d'alarmes,  
La grosse cloche en branle, et l'on pavoise. On met  
À la tour un drapeau comme au reître un plumet.  
Dès que le duc s'installe au château, sa bannière  
Est plantée au plus haut du donjon, de manière  
Que tout passant la voie, attendu que la voir  
Et puis la saluer, c'est le premier devoir.

*Il salue.*

Quiconque passerait, fût-ce avec ignorance,  
Sans faire à l'étendard royal la révérence,  
S'en repentirait.

*Il salue de nouveau.*

LE VIEILLARD.

Dieu sur les grands met son doigt.  
Nul n'a droit d'ignorer le respect qu'on leur doit.

LE CHANTERRE.

C'est un très grand bonheur qu'en revenant de Vienne  
Et de Rome, le duc notre roi se souvienne  
Que nous sommes son peuple et daigne enfin nous voir.

LE VIEILLARD.

La puissance, c'est Dieu ; le roi, c'est le pouvoir.

---

## VICTOR HUGO

---

Gloire aux rois !

LE CHANTERRE, *prêtant l'oreille.*

Écoutez. Des cris, une volée

De cloches. Monseigneur entre dans la vallée.

*On entend un bruit de cloches au loin et une rumeur.*

LE PEUPLE.

Vive le duc Othon !

UN JEUNE PAYSAN.

Allons vite chercher

Dans les palmiers, depuis le lac jusqu'au rocher,

De quoi lui faire un arc de triomphe.

LE CHANTERRE.

Ici même.

UN VIEILLARD.

Mais il n'y viendra pas. Les rois ont pour système

De se laisser voir peu.

LE CHANTERRE.

C'est égal, si ce soir

Il passait par ici, tenons prêt l'encensoir.

LE JEUNE PAYSAN.

Et dressons-lui son arc de triomphe !

AUTRE PAYSAN.

Des branches !

Des rubans !

AUTRE PAYSAN.

Et mettons nos habits des dimanches.

*Un groupe d'HOMMES DE LA PLAINE*

*sort en agitant les chapeaux et en criant.*

Vive le duc !

LE MONTAGNARD.

À nous, notre homme, c'est Albos.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

LE CHANTERRE.

Mais...

LE MONTAGNARD.

Prêtre-Pierre et lui, ce sont nos deux flambeaux.

Pierre est notre sagesse, Albos est notre force.

LE CHANTERRE.

La majesté du duc...

LE MONTAGNARD.

Majesté, c'est l'écorce,

Vertu, c'est le fond.

LE CHANTERRE.

Soit. Au bruit de son canon.

Ce mont tremblerait.

LE MONTAGNARD.

Oui, la montagne. Albos, non.

LE CHANTERRE.

Le duc, c'est le grand prince.

LE MONTAGNARD.

Albos, c'est le grand pâtre.

LE CHANTERRE.

Mais...

LE MONTAGNARD.

Notre Albos le soir vient rire au coin de l'âtre.

LE CHANTERRE.

Le duc est très fameux dans les guerres.

LE MONTAGNARD.

Albos,

Lui, n'a jamais offert d'hommes morts aux corbeaux ;

Mais des lynx et des ours. Je préfère Albos.

LE CHANTERRE.

Frère,

---

## VICTOR HUGO

---

Othon c'est une altesse.

LE VIEILLARD, *s'inclinant.*

On ne peut se soustraire

À cela.

LE CHANTERRE.

Duc ! Roi presque. On le sert à genoux.

LE MONTAGNARD.

Albos est montagnard et pauvre comme nous.

LE CHANTERRE.

Le duc...

LE MONTAGNARD.

Urosch-Beli fut empereur des serbes.

Sa statue est là-bas parmi les hautes herbes.

C'est un bloc de pierre âpre et qui semble en fureur.

Albos me plaît à moi plus que cet empereur.

LE CHANTERRE.

Monseigneur notre prince est tellement illustre

Qu'il peut faire, s'il veut, un noble avec un rustre.

C'est agréable. Moi seigneur ! quels bons repas !

On a des habits d'or. Vous ne connaissez pas

La douce pesanteur d'une manche brodée.

LE MONTAGNARD.

Nous vêtir d'une peau de loup, c'est notre idée.

AUTRE MONTAGNARD.

Duc, prince, empereur, roi, c'est bien. Mais, dans ces monts.

Le premier, c'est Albos.

LE CHANTERRE.

Mais...

UNE JEUNE FILLE.

Puisque nous l'aimons.

LE VIEILLARD.

Et monseigneur aussi, sans quoi ce serait grave.

LE MONTAGNARD.

Nous sommes tous hardis, mais Albos, c'est le brave.  
C'est le fort. Il roula l'autre jour un rocher  
Que deux buffles tiraient sans le faire broncher.  
L'ombre le craint. Son chant qui se mêle aux tempêtes  
Fait reculer au fond des bois toutes les bêtes.  
Il saute par-dessus l'abîme, et les chamois  
Sont stupéfaits. Je l'ai vu saisir à la fois  
Deux guépards, qu'il tua, sans qu'ils aient pu le mordre.  
Comme il est défendu dans nos monts, par un ordre  
Qu'un huissier tous les ans crie au son du tambour,  
De se servir du fer autrement qu'au labour,  
Il n'a que son bâton et sa fronde ; il attaque  
Le vautour dans son trou, l'hyène en son cloaque ;  
Il se laisse embrasser par l'ours, et l'un des deux  
S'en repent, mais pas lui ; le lycan hideux,  
Le chatpard, dont il ouvre et disloque en silence  
La gueule entre ses mains, craignent plus qu'une lance,  
Qu'un glaive et qu'un épieu, l'écart de ses deux poings.  
Ses bras durs et puissants valent mieux que des coins  
Pour rompre un chêne, et l'arbre étreint par lui s'écroule ;  
S'il voit une cabane où la pluie entre et coule,  
Il apporte une échelle et refait un toit neuf ;  
Si des pauvres n'ont pas de cheval ni de bœuf,  
Albos vient, et s'attelle à leur charrue ; un prêtre  
N'est pas plus secourable ; il mériterait d'être  
Géant comme Samson et dieu comme Jésus.

---

## VICTOR HUGO

---

Il est grand et terrible.

L'AUTRE MONTAGNARD.

Hier je l'aperçus.

Il m'a crié d'en haut : Demain, avec mon père,  
Je redescendrai.

TOUS.

Vive Albos !

*Un groupe d'enfants s'est approché du ravin et regarde curieusement l'ouverture de la caverne. Deux ou trois se sont hasardés à mettre le pied sur l'arbre mort qui sert de pont et qui aboutit par une extrémité à l'entrée de la grotte.*

UNE MÈRE, *courant à eux.*

C'est le repaire

Du brigand ! N'allez pas de ce côté-là, vous !

*Les enfants reculent.*

LE CHANTERRE.

C'est une cave, enfants, dont nous avons peur tous.

C'était l'ancien abri du vieux peuple bulgare.

Où jadis on fuyait, maintenant on s'égaré.

Un dédale en ce lieu farouche a fait son nœud.

On entre si l'on veut et l'on sort si l'on peut.

C'est un abîme avec toutes sortes de routes,

Un précipice obscur de porches et de voûtes,

Qui s'enfonce, se tord, se croise, se confond,

Et communique avec l'épouvante sans fond.

La montagne est dessus. Ce trou profond la perce

De part en part, et l'ombre horrible s'y disperse,

Et dans ce souterrain que tous nous redoutons,

Les spectres de la nuit sont eux-mêmes à tâtons.

Nul ne va là. Pourtant l'ancre affreux dont personne

N'approche, attire ceux devant qui tout frissonne.



---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

L'homme excommunié cherche le lieu maudit.  
Jadis plus d'un brigand dans ce puits se perdit,  
Et l'on dit qu'à cette heure un bandit cénobite  
S'y cache, et qu'en ce gouffre un homme fauve habite.

LA MÈRE, *avec un geste affirmatif.*

Il sort de temps en temps.

LE MONTAGNARD.

Parfois on peut le voir

Debout au haut des monts dans la clarté du soir.

L'AUTRE MONTAGNARD.

Qu'est cet homme ?

LE CHANTERRE.

On ne sait ; mais ce doit être, certes,

Une âme en peine. Il sort quand la lande est déserte.

Il parle seul, il va rôder dans les brouillards.

LE VIEILLARD, *s'approchant.*

Cet homme, nous savons qui c'est, nous les vieillards.

AUTRE VIEILLARD.

C'est un ancien banni qui s'est enfui sous terre.

LE PREMIER VIEILLARD.

C'est le père d'Albos.

LE MONTAGNARD.

Le fils de Prêtre-Pierre !

LA MÈRE.

Est-ce vrai ?

*Signe affirmatif du vieillard.*

LE MONTAGNARD.

Quoi ! le cygne a produit le hibou,

Et l'orfraie a produit l'aigle !

*Nouveau signe de tête affirmatif du vieillard.*

---

VICTOR HUGO

---

L'AUTRE MONTAGNARD.

Mais quand ? mais où ?

Mais comment ?

LA MÈRE, *au vieillard.*

Parle !

LE VIEILLARD, *rêveur.*

Oui, c'est le fils de Prêtre-Pierre.

LE CHANTERRE.

Mais depuis quelque temps il ne se montre guère.

LE MONTAGNARD.

Il est peut-être mort, gisant sur le pavé.

*Montrant la cave.*

Dans ce gouffre.

LA MÈRE.

On y meurt de faim. C'est arrivé.

LE VIEILLARD.

Non. Je le crois vivant. Mais il vieillit, et l'âge  
Pour les plus indomptés est un dur vasselage.

Il n'a plus sa vigueur d'autrefois. Ah ! l'exil

Brise l'homme.

LE MONTAGNARD.

Mais, dis, comment s'appelle-t-il ?

LE VIEILLARD.

Slagistri.

UN JEUNE HOMME.

Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

LE CHANTERRE.

Moi, j'espère

Qu'il se repent.

LE VIEILLARD.

C'est vrai qu'il sort de son repaire.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

Quelquefois, et de loin il regarde son fils.

UN AUTRE VIEILLARD.

Notre Albos est aussi le sien.

LA MÈRE.

Un jour je fis

Sa rencontre. Il suivait Albos.

LE MONTAGNARD.

Parle. On t'écoute.

Albos le connaît-il pour son père ?

LE VIEILLARD.

Sans doute.

Mais il l'évite.

LA MÈRE.

Hélas ! quel farouche abandon !

LE VIEILLARD.

L'aïeul pensif attend qu'il demande pardon.

LE MONTAGNARD.

Mais dis-nous cette histoire.

LE VIEILLARD.

Ah ! nos cœurs s'en émurent,

Et les chênes la nuit entre eux se la murmurent.

LE MONTAGNARD.

Qu'a fait ce Slagistri ?

LE VIEILLARD.

Voici. Nous le blâmons.

Quand monseigneur le duc vint régner sur ces monts

Au nom de l'ancien droit de l'empereur des serbes,

Tout fléchit, tout plia, même les plus superbes ;

Seul Slagistri leva la tête et protesta.

Ces bois furent jadis consacrés à Vesta ;

Il cria que Vesta c'était la république.  
On avait sur un mât devant la basilique  
Mis le drapeau ducal, il abattit le mât.  
Le prince avait donné l'ordre qu'on désarmât,  
Il garda son épée et dit : Qu'on me la prenne !  
Il criait sur les monts pendant la nuit sereine,  
Seul, sinistre, et ses cris étaient si furieux,  
Si grands, qu'ils faisaient fuir les aigles dans les cieux !  
Il réclamait, malgré le soldat et le prêtre,  
Toujours les droits du peuple, oubliant ceux du maître ;  
Cela nous fatiguait, nous avions désarmé.  
Tenez, il fut haï comme Albos est aimé.  
Ah ! voilà ce que c'est que d'être ainsi tenace  
À la lutte, aux courroux amers, à la menace !  
On aboutit à quelque existence sans nom !  
Cet homme entravait tout. Sans cesse il disait non.  
Ce n'est pas qu'il prêchât le meurtre. Non, l'émeute,  
Lancer le peuple ainsi qu'à la chasse une meute,  
C'était son but. Un jour il dit : – Pas de poignard.  
C'est une arme de sbire et non de montagnard.  
Mais le glaive ! et luttons. Pour le prince, le prêtre ;  
Pour nous. Dieu. Par derrière, et sous une arme traître,  
Je ne voudrais pas, moi, que l'ennemi tombât.  
Le poignard assassine et le glaive combat.  
Je veux le glaive. – Ainsi criant, il dut déplaire.  
Pour trop aimer le peuple on est impopulaire.  
Avoir toujours quelqu'un qui dit : Ouvrez les yeux !  
Levez-vous ! quand on veut dormir, c'est ennuyeux.  
Tout le monde voulait la paix dans la province.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

L'évêque le chassa de l'église, le prince  
Du pays, et son père, hélas ! de la maison.

LE MONTAGNARD.

Ce rebelle avait tort.

TOUS.

Certes !

UNE VOIX, *dans la caverne.*

J'avais raison.

LE MONTAGNARD, *levant la tête.*

Hein ?

LA MÈRE.

On a parlé ?

LE CHANTERRE.

Non. C'est le vent dans les arbres.

LE VIEILLARD.

Les hommes n'ont pas droit à l'âpreté des marbres,

L'exil donne le temps de germer au remord.

Slagistri fut banni. C'est bien. On l'a cru mort ;

Mais voici qu'il revient après vingt ans d'absence.

De son petit Albos il vient voir la croissance.

Mais, sans demander grâce et funèbre toujours,

Il prend ce lieu maudit pour gîte ; il a recours

À l'hospitalité de l'enfer dans cette ombre.

*Il fait un signe de croix.*

LA MÈRE.

Qu'il y reste !

LE CHANTERRE.

À jamais !

LE MONTAGNARD.

Oublions l'homme sombre,

Amis, et tournons-nous vers l'homme radieux.

---

## VICTOR HUGO

---

Albos vient.

AUTRE MONTAGNARD.

Le fier pâtre égal aux anciens dieux,  
Le dompteur devant qui toute la forêt tremble,  
Le voilà !



## Scène II

### TOUS D'ACCORD

HOMMES DE LA MONTAGNE,  
HOMMES DE LA PLAINE, VIEILLARDS, ENFANTS,  
FEMMES, JEUNES FILLES, ALBOS, PRÊTRE-PIERRE

*Albos et Prêtre-Pierre paraissent au haut de la descente. Prêtre-Pierre est vêtu d'une robe blanche avec dalmatique. Barbe et cheveux blancs. Albos, haute taille, yeux bleus. Il a un rosaire à sa ceinture, sa fronde en bandoulière, son bâton à la main, des fleurs à son chapeau, et un loup mort sur l'épaule. Il aide Prêtre-Pierre à descendre.*

*ALBOS, soutenant Prêtre-Pierre.*

Père ! Ah ! Dieu ! vous avez, ce me semble,  
Failli faire un faux pas. Ah ! vous m'avez fait peur.

*Il se baisse.*

Donnez-moi votre pied.

*Il pose le pied de Prêtre-Pierre à on endroit qu'il choisit.*

C'est quelquefois trompeur  
Ces marches de granit, et, pour peu qu'on s'appuie,  
C'est vermoulu, ça tombe.

*Il relève la tête et regarde le temps qu'il fait.*



---

## VICTOR HUGO

---

Ah ! je craignais la pluie

Pour vous, père. Mais, non, le nuage est dissous.

*Il se courbe, et prend un morceau de rocher avec lequel il consolide une marche.*

Attendez que je mette un pavé là-dessous.

*Il examine un côté de l'escalier.*

Ici la pierre croule.

*Il examine l'autre côté.*

Ici l'herbe est glissante.

*Il fait descendre Prêtre-Pierre en lui tenant le pied.*

Votre pied bien à plat. – Bien. – L'horrible descente !

*Il se redresse et dérange les broussailles.*

Arrêtez. – Que j'écarte un rameau très pointu !

*Il lui reprend le pied.*

Prenez garde au tournant. – Ce sentier est tortu,

Dur, à pic. – Venez là. – Par ici cela penche.

*Il lui donne le bras.*

Appuyez-vous sur moi.

*Tous deux descendent.*

Bien.

*Prêtre-Pierre cherche en même temps un point d'appui sur un arbre.*

Pas sur cette branche.

C'est de ce mauvais bois de sapin qui se fend.

*Ils arrivent au bas de la descente et Albos fait prendre pied à Prêtre-Pierre sur le pavé de la place.*

Vous pouvez marcher seul ! Enfin !

PRÊTRE-PIERRE.

Mon doux enfant !

*Pendant la descente, tous ont contemplé Albos avec admiration et tendresse. Quand il est en bas, les acclamations éclatent.*

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

TOUS.

Hurrah !

ALBOS, *au peuple.*

J'arrive avant que le soir ne nous gagne.

En passant, j'ai tué ce loup dans la montagne.

*Il jette le loup à terre.*

Bonjour, vous !

LA MÈRE, *regardant le loup.*

L'ennemi qui nous faisait tant peur.

TOUS.

Hurrah !

ALBOS.

Je viens de voir, à travers la vapeur,

Le prince entrer au burg. Suivons les vieux préceptes.

Aimons nos rois !

LE MONTAGNARD.

Il est le roi, si tu l'acceptes.

Compte sur nous, ainsi que sur de bons garçons.

Commande. Fais un signe, et nous t'obéissons.

Autour de ton grand cœur, Albos, notre âme abonde.

Tous nous te suivrions.

UN AUTRE MONTAGNARD.

Moi, jusqu'au bout du monde.

UN AUTRE MONTAGNARD.

Moi, jusqu'en enfer.

UNE JEUNE FILLE.

Moi, jusqu'au ciel.

LE PEUPLE.

Tous, oui, tous !

LE PREMIER MONTAGNARD.

N'es-tu pas le plus fort ?

---

## VICTOR HUGO

---

LA JEUNE FILLE.

N'es-tu pas le plus doux ?

*Les jeunes filles ôtent toutes leurs bouquets et les jettent aux pieds d'Albos.*

KIELBO.

Pour toi toutes ces fleurs prises dans le bocage.

*Albos aperçoit dans la foule un jeune garçon qui porte sur son dos une volière pleine d'oiseaux.*

ALBOS.

Qu'es-tu ?

LE GARÇON.

Je suis marchand d'oiseaux.

ALBOS.

Combien ta cage ?

LE GARÇON.

Un florin.

*Albos fouille dans sa poche, et lui présente une pièce d'argent.*

ALBOS.

Prends et donne.

*Le marchand d'oiseaux pose la cage sur une pierre devant Albos et empoche le florin. Albos ouvre la cage.*

ALBOS.

Oiseaux, envolez-vous !

*Les oiseaux prennent leur vol.*

Sortez de l'ombre. Allez dans la lumière tous !

Oiseaux du ciel, soyez libres !

LA MÊME VOIX *dans la caverne.*

À quand les hommes ?

LA MÈRE.

On parle encor !

LE CHANTERRE.

Non. C'est le torrent dont nous sommes

Tout près, et qui parfois semble parler.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

*Les jeunes filles font cercle autour de Prêtre-Pierre et d'Albos.*

KIELBO.

Albos,

Nous nous parons pour plaire à tes regards si beaux,  
Ô frère, et nous chantons pour que tu nous écoutes.  
Toutes, nous t'aimons. Toi, laquelle aimes-tu ?

ALBOS.

Toutes.

KIELBO.

Choisis.

ALBOS.

L'aube, c'est vous, belles ; nous la voyons  
Sans pouvoir faire un choix entre tant de rayons.

PRÊTRE-PIERRE, *souriant.*

Il faut aimer. Voyons, qui choisis-tu ?

ALBOS.

Vous, père.

Soyez mon seul amour, ô vous que je révère !  
Toujours, en toute chose, ô père austère et doux,  
Je commence par vous.

KIELBO, *aux autres jeunes filles.*

Il finira par nous.

ALBOS.

Laissez-moi devant vous verser mon cœur, ô père !  
C'est par vous que je crois, c'est par vous que j'espère.  
Vous êtes pour moi vie, amour et vérité.  
Vous m'avez élevé, vous m'avez abrité,  
Mon père étant absent et ma mère étant morte.  
C'est pourquoi, maintenant que ma jeunesse est forte,  
Devant vous, qui pensiez quand je n'étais pas né,

---

## VICTOR HUGO

---

J'ai pour gloire d'être humble et d'être prosterné.  
Sous la charge des ans votre marche est moins sûre ;  
Votre prunelle voit moins la terre à mesure  
Qu'elle voit mieux le ciel et le grand Dieu clément  
Dont l'approche déjà vous blanchit vaguement.  
L'arbre vous sait évêque, et l'ombre en vous devine  
Une émanation de majesté divine,  
Et par tous ces grands monts vous êtes admiré,  
Car telle est la beauté de votre âge sacré !  
Oh ! j'atteste le blé que coupe ma faucille,  
Les vagues, quand ma barque entre leurs chocs vacille,  
Les nids, les fleurs, les champs, les bœufs liés aux bâts,  
L'épervier que d'un coup de ma fronde j'abats,  
Ces pics que des blancheurs éternelles recouvrent,  
Les profonds yeux du ciel qui sur nous la nuit s'ouvrent,  
Que nul n'offensera mon aïeul, moi vivant !  
Votre front semble un feu qui nous mène en avant.  
La sagesse au dedans dehors est la lumière.  
Hélas ! vos pieds n'ont plus leur fermeté première,  
L'âge me fortifie et vous appesantit.  
Vous me teniez la main lorsque j'étais petit,  
Ô monseigneur, souffrez qu'ainsi mon cœur vous nomme,  
Celui qui chancelait jadis gardé par l'homme  
Qui maintenant chancelle, à son tour le défend ;  
Parfois je me sens père et je vous vois enfant.  
C'est mon âge à présent qui veille sur votre âge ;  
La bise qui sur vous souffle trop fort, m'outrage ;  
Mon ambition, c'est vous servir. Je n'ai pas  
D'autre rêve que d'être un bâton pour vos pas.

Oh ! le cœur filial que rien ne peut corrompre,  
Je l'ai. Quand vous parlez, s'il osait interrompre,  
Ô père, je dirais au tonnerre : Plus bas !

PRÊTRE-PIERRE, *montrant les jeunes filles.*

Une d'elles, mon fils, chaste épouse, en ses bras  
Un jour te recevra, quand je serai sous l'herbe.  
Qu'elle te rende heureux, ô mon enfant superbe,  
Et je lui sourirai dans mon tombeau profond.

KIELBO.

Nous partons. C'est midi. Les vendanges se font.  
Noble Albos, donne-nous quelque chose à chacune  
En souvenir de toi ; l'heure, cette importune,  
Nous rappelle au travail, et nous nous en allons.

ALBOS, *souriant.*

Soit.

*Toutes les jeunes filles se groupent devant Albos. Quelques-unes ont repris leurs paniers de raisins et les ont posés sur leurs têtes. Au premier rang est Kielbo, près d'elle Tivaro, vêtue en fille vouée à la Panagia. Puis Elettra, gaie, et, en arrière de toutes, Mariamm.*

ALBOS *fait signe à Kielbo de s'approcher.*

Viens, toi.

*Il détache les fleurs de son chapeau.*

Je te donne, ô fleur de nos vallons.

Ce bouquet de jasmin, de verveine et de menthe.

TIVARO.

Et moi ?

*Albos dénoue le chapelet de sa ceinture et le tend à Tivaro.*

ALBOS.

Prends ce rosaire.

ELETTRA.

Et moi ?

---

## VICTOR HUGO

---

ALBOS.

Fille charmante,  
À ta bouche, qu'embraume un souffle aérien,  
À ta beauté je donne un baiser.

*Il l'embrasse.*

MARIAMM.

Et moi, rien ?

ALBOS.

Ah ! c'est toi, brave enfant, bonne comme une aïeule,  
Qui, lorsqu'on va danser, restes au logis seule,  
Sourde à l'appel joyeux des valseurs triomphants,  
Pour garder les agneaux et soigner les enfants.

Viens, je te donne, à toi qui veilles et qui chantes,

*Montrant le loup tué.*

Ce loup fauve dont j'ai brisé les dents méchantes.

LA VOIX *dans la caverne.*

À qui donneras-tu le maître détrôné ?

*Mouvement dans la foule.*

LA MÈRE.

On parle !

ALBOS.

J'ai d'abord cru qu'il avait tonné.

Mais non. C'est une voix humaine.

*Tous regardent de tous côtés.*

LE MONTAGNARD.

Elle résonne

Dans les lointains échos, mais on ne voit personne.

*Sortent les jeunes filles. Deux des hommes les suivent emportant le loup.*

PRÊTRE-PIERRE, *levant la tête.*

N'écoutez pas les bruits inutiles. Des voix

Qu'on croit humaines, sont l'illusion des bois.



Ô pasteurs, on n'a pas à trembler sous vos chaumes  
Si des mots inconnus sont dits par des fantômes.  
Dieu règne. Ce n'est pas l'affaire des vivants  
D'écouter le sanglot désespéré des vents  
Et des flots, car l'air triste et les sombres eaux creuses  
Roulent dans leurs plis noirs les âmes malheureuses,  
Et tout un groupe informe et vague de proscrits  
Souvent dans l'ouragan passe en poussant des cris.  
Les morts ont des tourments ainsi qu'ils ont des palmes.  
Laissons l'obscurité tranquille et soyons calmes.  
J'arrive des grands monts couverts d'âpres forêts  
Où l'on voit de plus loin l'aube et Dieu de plus près.  
Je descends, et je suis une face éblouie.  
Je me suis enivré l'esprit, les yeux, l'ouïe,  
De ce vaste horizon visionnaire ; et, seul,  
Étant le mage, étant l'apôtre, étant l'aïeul,  
J'ai songé, peuple, ému par Dieu presque visible,  
Et de ces profondeurs s'ouvrant comme une Bible,  
De ces sommets sacrés, de ce ciel pur et chaud,  
Je rapporte l'immense apaisement d'en haut.  
Nos pères adoraient Vesta, mais, fils des cimes,  
Habitaient comme nous les montagnes sublimes,  
Et ces païens pensifs étaient chrétiens, pour peu  
Qu'ils sentissent le souffle auguste du haut lieu,  
Quand la clémente nuit, sainte autant qu'elle est sombre,  
Courbait leurs fronts devant les étoiles sans nombre.  
Peuple, acceptons le monde azuré de Rhéa,  
D'Astrée et de Jésus comme Dieu le créa.  
Dieu n'a point fait le choc, le refus, la querelle.

Il tira du chaos la paix surnaturelle ;  
Il a fait les soleils se levant lentement  
Sans haine et sans colère au fond du firmament,  
Les constellations formidables et douces,  
Mai plein de fleurs, l'agneau mordant les vertes pousses,  
La glèbe offrant le grain au moulin qui le moud ;  
Car la sérénité suprême régit tout,  
Et l'enfer souffre moins et l'ombre est apaisée  
Quand les petits oiseaux sont ivres de rosée.  
Devant nos aïeux fiers et forts, nous nous courbons ;  
Mais ils n'étaient que grands, et vous, vous êtes bons.  
Peuple des champs, le jour le dur labour vous ploie ;  
Mais après le travail le soir donne la joie  
À ceux à qui la nuit va donner le sommeil ;  
L'indigence s'oublie au coin du feu vermeil ;  
Le sarment qui pétille aide le pauvre à rire.  
Sachez lire, sachez compter, sachez écrire.  
Dieu donne à votre soif le vin, à votre faim  
L'épi ; le soleil vient après l'ondée, afin  
De mûrir le raisin pourpré ; la pluie alterne  
Avec l'azur, afin de remplir la citerne ;  
Si vous travaillez bien, vous êtes comblés  
D'oliviers, de cédrats, de vignes et de blés.

*Levant les mains au ciel.*

Dieu ! prodigue à nos champs les fruits, les aromates,  
Les moissons, et bénis Othon, duc des dalmates !  
L'homme a besoin de chefs et l'âme d'éclaireurs.  
Othon est l'héritier des anciens empereurs ;  
Sois loué d'établir l'ordre ainsi sur la terre ;

Car il est vraiment juste et digne et salulaire  
Que nous te rendions grâce à toute heure, en tout lieu,  
Père saint, tout-puissant Seigneur, éternel Dieu !

*Il étend les bras sur le peuple.*

Oh ! protège, bénis ces hommes et ces femmes.  
Je suis accablé d'ans et je suis chargé d'âmes,  
Car, étant le vieillard, je suis le portefaix,  
Dieu qui mets sur nos monts ces neiges, et qui fais  
Glisser la mer le long de nos îles étroites,  
Ce sont d'humbles esprits et des volontés droites,  
Ils sont vêtus de laine épaisse, et la brebis,  
Seigneur, est dans leur cœur autant qu'en leurs habits ;  
Ils sont fils des titans du vieux Péloponnèse  
Qui peignaient leur armure au feu de la fournaise  
En versant des couleurs sur le bronze rougi ;  
Mais le fils chante après que le père a rugi ;  
Né d'un peuple guerrier, ce peuple est doux ; les hommes  
Sont bons, les enfants gais, les femmes économes ;  
Ils travaillent ; ils vont à la pêche très loin ;  
En remettant du chaume à leurs toits, ils ont soin  
D'y ménager des trous pour les nids d'hirondelles.  
Hommes, prenez les champs tranquilles pour modèles,  
Imitez la candeur du cygne, et la gaîté  
Des nids, et la douceur auguste de l'été ;  
Croissez comme les pins, les frênes, les érables,  
Et soyez innocents, et soyez vénérables.  
Que tout est beau, voyez ! ce bois vert, ce lac bleu,  
Le soleil, et le soir tous les astres ! car Dieu

---

## VICTOR HUGO

---

Montre le jour sa face et la nuit sa tiare.

Vivez, aimez.

*Un homme vêtu de deuil, barbe et cheveux hérissés, paraît au delà du pont de tronc d'arbre, à l'ouverture de la caverne. C'est Slagistri.*

SLAGISTRI.

Et moi, j'affirme et je déclare

Que ce lac n'est pas bleu, que ce bois n'est pas vert,

Que la fleur sent mauvais, que tout d'ombre est couvert,

Que les vierges n'ont pas de beauté sous leurs voiles,

Que l'aurore est lugubre, et qu'il n'est pas d'étoiles

Dans les cieux, tant qu'on a sur la tête un tyran !

CRI DE TOUS.

Slagistri !



## *Scène III*

### SEUL CONTRE TOUS

HOMMES DE LA MONTAGNE,  
HOMMES DE LA PLAINE, VIEILLARDS, ENFANTS,  
FEMMES, JEUNES FILLES, ALBOS, PRÊTRE-PIERRE,  
SLAGISTRI

SLAGISTRI.

L'homme a le droit de toucher au cadran  
Et de mettre le doigt, quand la justice pleure,  
Sur l'aiguille de Dieu trop lente à marquer l'heure.  
Me voici.

PRÊTRE-PIERRE.

C'est toi !

SLAGISTRI.

Moi.

PRÊTRE-PIERRE.

Pourquoi viens-tu ?

SLAGISTRI.

Je viens

---

## VICTOR HUGO

---

Faire voir à ce peuple un homme.

PRÊTRE-PIERRE.

Ils sont chrétiens,

Et fidèles. Mais toi, d'où sors-tu ? Des ténèbres.

Et la colère immense est dans tes yeux funèbres.

La colère est aveugle et te cache le droit,

Le dogme, la raison, tout.

SLAGISTRI.

La colère voit.

PRÊTRE-PIERRE.

Ton cœur, c'est le volcan.

SLAGISTRI.

L'éruption éclaire.

PRÊTRE-PIERRE.

Je t'avais de chez moi banni, je te tolère

Près d'ici, mais pourquoi troubles-tu mon troupeau ?

SLAGISTRI.

Montrer ses haillons, c'est le devoir du drapeau.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu sembles l'ours captif qui tire sur sa chaîne.

SLAGISTRI.

C'est l'air que m'ont donné vingt ans de juste haine.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu nous troubles. La haine est un monstre.

SLAGISTRI.

Le roi

Aussi. Guerre de monstre à monstre alors. Mais moi

Je dis que l'équité n'est pas monstre. Je sème

La justice, et je veux le bien, et ma haine aime.

PRÊTRE-PIERRE, *montrant le souterrain.*

Que fais-tu là ?

SLAGISTRI.

Je rêve. Innocent et puni.  
Content d'être maudit puisqu'Othon est béni.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais que veux-tu ?

SLAGISTRI.

Je veux modérer l'allégresse.

PRÊTRE-PIERRE.

Tu sors de ta nuit comme un spectre qui se dresse.  
Pourquoi ?

SLAGISTRI.

Pour abhorrer votre maître tout haut.

PRÊTRE-PIERRE, *montrant le souterrain.*

Rentres-y !

SLAGISTRI.

Calmez-vous, j'y vais rentrer bientôt,

N'ayant plus de patrie ici que ma tanière,  
Et ma vieille âme étant du devoir prisonnière.

PRÊTRE-PIERRE.

Ce qui se passe ici chez nous, c'est notre goût.  
Et qu'est-ce que cela peut te faire, après tout,  
À toi qui vis à part, seul ?

SLAGISTRI.

Et l'éclaboussure !

PRÊTRE-PIERRE.

Le prince a son duché, le pâtre a sa mesure.  
Chacun chez soi.

SLAGISTRI.

Chacun chez soi ; le droit, dehors !

*S'approchant d'Albos.*

Voyons, toi ! brave et simple, et fort parmi les forts,



---

## VICTOR HUGO

---

Puis-je t'appeler fils ? Voyons, en es-tu digne ?

PRÊTRE-PIERRE.

Sois-en fier. Il est grand.

SLAGISTRI.

Petit, s'il se résigne

À voir vos fronts courbés.

PRÊTRE-PIERRE.

En lui nous triomphons.

Son coup de pierre fait du haut des cieux profonds

Tomber l'aigle.

SLAGISTRI.

Mieux vaut jeter bas un despote.

*À Albos.*

Mon fils...

ALBOS, *se tournant vers Prêtre-Pierre.*

Mon père !

SLAGISTRI.

Hélas ! ô mon vieux cœur, sanglote.

Mais tout bas. N'être point aimé, c'est là l'exil.

*Haut, à Albos, montrant l'aïeul.*

Sois pour lui filial, mais pour moi sois viril.

Entends-moi, tu n'as pas l'oreille encor fermée.

Quoi ! le piétinement sauvage d'une armée

Ne te fait pas dresser l'oreille, enfant des bois !

Tu ne sens pas frémir ce vieux mont aux abois !

Quoi ! tu ne vois partout que ciel bleu, qu'aube pure !

Quoi ! l'éternel soleil dans l'immense nature,

Tu ne vois que cela ! Mais l'honneur est détruit !

Quoi donc ! tu ne sens pas en toi monter la nuit

Devant l'oppression, le bourreau, la géhenne !

Toi si tendre et si bon, tu ne sens pas de haine !  
Quoi ! pour toi tout est l'hymne, et, dans ce grand concert,  
Tu n'entends pas le cri sinistre ! À quoi te sert,  
Jeune homme, d'être aimé, beau, charmant, populaire,  
Si tu n'as jamais d'ombre et jamais de colère !  
Je te sais grand, pensif, profond comme la mer,  
Mais toujours doux, toujours calme, jamais amer !  
Que sert d'être océan si l'on n'a pas d'écume !  
Le haut sapin est fait pour sortir de la brume  
Rien n'est superbe comme un héros paysan.  
Tu fais ce que tu veux de ce peuple, fais-en  
Un peuple !

*Albos baisse les yeux.*

PRÊTRE-PIERRE.

Paix ! c'est fête aujourd'hui.

SLAGISTRI.

Sombre fête !

PRÊTRE-PIERRE.

Ta parole est d'un fou.

SLAGISTRI.

Qui serait un prophète.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais ce peuple est heureux ! La joie est sur son front.

SLAGISTRI.

On ne commence pas par là.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais par où donc

Doit-on commencer ? Dis. Réponds.

SLAGISTRI.

Par être libre.

---

## VICTOR HUGO

---

La joie avec le joug est mal en équilibre.  
L'esclave a des bonheurs tremblants, vite déçus,  
Et honteux, car le fouet du maître est au-dessus.

PRÊTRE-PIERRE.

Bien. Garde tes bonheurs et laisse-nous les nôtres.

SLAGISTRI.

Je n'en ai pas.

PRÊTRE-PIERRE.

Alors tais-toi.

SLAGISTRI.

Non.

*Il se tourne vers le peuple.*

Ah ! vous autres,

Vous êtes contents ! Ah ! vous êtes heureux, vous !  
Gais à la chaîne ! Alors ils ont raison, les loups,  
D'être maigres, sans feu ni lieu, nus sous la bise,  
Mourant de soif sitôt que la rivière est prise,  
Las, affamés, errants l'hiver, errants l'été,  
Et d'avoir la misère, ayant la liberté !  
Ah ! le chien est content du bâton, et le lèche !  
Donc tout est là ! Gratter la terre avec sa bêche.  
Récolter, assister à l'office divin,  
Aller vendre au marché de la viande et du vin,  
Pour les seigneurs des fleurs et des fruits pour les dames,  
Puis revenir, danser et boire, et faire aux femmes  
Des enfants qui seront des esclaves ! des fils  
Qui de la servitude aimeront les profits,  
Et qui n'auront, devant les rois que Rome acclame,  
Pas de révolte, pas de blasphème – et pas d'âme !  
Donc tout est bien, pourvu qu'octobre soit vermeil,

Pourvu que le panier de raisins, au soleil,  
Jette une ombre joyeuse au front des jeunes filles,  
Pourvu que l'herbe abonde au tranchant des faucilles,  
Et que le soir, dans l'âtre empourpré, le sarment  
Se mette à rire, et fasse un feu lâche et charmant !  
Ah ! le duc Othon vient avec son porte-hache ;  
Le mont vierge se met sous la brume et s'y cache  
Indigné ; le duc règne, insolent, arrogant ;  
Quiconque est citoyen, on l'appelle brigand ;  
Nos pâtres, fiers naguère, ont un rire servile ;  
Nous sommes devenus presque un pays de ville ;  
Nous sommes un duché. Vous êtes contents, vous !  
Dieu fit à l'homme un pli, c'est le pli des genoux,  
Mais le fit pour lui seul. Par le sceptre et l'épée  
La génuflexion de l'homme est usurpée.  
– Pourtant l'épée est sainte, en s'en servant bien. – Ah !  
L'autel jaloux que veut l'immense Jéhovah,  
Ce petit duc le prend et l'appelle son trône !  
Vous lui payez l'impôt, il vous donne l'aumône !  
Nous sommes un duché, plat !

*Montrant les vallées et les hauteurs.*

Dans nos paradis.

On perce des chemins pour les soldats ! – Jadis  
Notre âme altière avait la roche pour compagne ;  
Nous étions république et nous étions montagne.  
C'était le temps honnête et fort. Reviendra-t-il ?  
Ainsi qu'un malheur grand, il est un bonheur vil,  
Apprends-le, peuple ! Et tout n'est point dans la ripaille.

---

## VICTOR HUGO

---

Là, Séjan dans l'or, là, Spartacus sur la paille,  
J'aime mieux Spartacus. Ah ! les rois sont vos dieux !  
Le vrai Dieu voit sans joie et tient pour odieux  
Cet apaisement bas sous lequel gronde et vibre  
Le sourd rugissement du dernier homme libre.  
Je trouve le temps long. Que d'infâmes oublis !  
Mais vos tyrans, comment se sont-ils établis ?  
N'ont-ils pas fait scier Rigas entre deux planches ?  
N'ont-ils pas, dans Alep, marché des femmes blanches,  
Fait vendre aux turcs les sœurs et les mères de ceux  
Qui semblaient à vouloir des chaînes paresseux ?  
Et tout cela vous est sorti de la mémoire !  
Ah ! faite avec du deuil, peuple, la joie est noire.  
Dans le froid souterrain sur qui pèse un démon,  
Oh ! qu'il est dur de voir s'infiltrer le limon  
Goutte à goutte et suinter d'heure en heure la honte !  
Votre cri de bonheur jusqu'aux nuages monte !  
Ah ! vous êtes contents. Soit. C'est bien. Attachés  
Et garrottés, riez et chantez ! Et sachez  
Que le lion attend dans sa caverne, et bâille.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais que demandes-tu ?

SLAGISTRI.

La dernière bataille.

Et je viens vous parler de la bonté du fer.

PRÊTRE-PIERRE.

Certes, le fer est bon pour labourer, c'est clair.

Mais, le sillon ouvert, sa tâche est accomplie.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

SLAGISTRI.

Je ne suis pas d'avis, moi, quand le joug nous plie,  
Quand un maître nous fait de son sceptre un bâillon,  
Que tout l'emploi du fer soit d'ouvrir le sillon.

PRÊTRE-PIERRE.

Travailler et prier, c'est tout. Je ne réclame  
Que le soc pour le bras et la bible pour l'âme.

SLAGISTRI.

Soldat contre soldat, arme contre arme, fer  
Contre fer, le ciel même ainsi combat l'enfer,  
Et c'est ce qu'il nous faut, car le burg aux tours rondes  
N'a pas peur des bâtons et ne craint pas les frondes.

PRÊTRE-PIERRE.

Mais quand donc diras-tu : Frères, vivez en paix !  
Soyez doux ! Bornez-vous au saint travail.

SLAGISTRI.

Après.

On n'entre dans la paix qu'en sortant du despote.

PRÊTRE-PIERRE.

C'est d'en haut que nous vient l'impulsion. Tout flotte.  
Tout, la vague et son bruit, l'esquif et son orgueil,  
Passe.

SLAGISTRI.

Oui, ce peuple est l'onde, et moi je suis l'écueil.

PRÊTRE-PIERRE.

Écoute. J'ai les yeux pleins de pleurs, quand je pense,  
Devant ta vieillesse âpre, à ta charmante enfance.  
Hélas ! un père est fait pour aimer, et le cœur,  
Quand il faut qu'il se ferme, est tristement vainqueur.

---

VICTOR HUGO

---

SLAGISTRI.

Je le sais.

ALBOS, *se tournant vers Prêtre-Pierre.*

Père !

SLAGISTRI.

Hélas !

PRÊTRE-PIERRE, *toujours tourné vers Slagistri.*

Le père, après Dieu, crée.

Je t'ai congédié de la maison sacrée

Où mon père naquit, où ma mère mourut.

Depuis ce jour, en moi d'heure en heure décrut

La sainte joie, appui de l'aïeul qui décline.

Mon fils de moins faisait ma vieillesse orpheline.

ALBOS, *à Prêtre-Pierre, joignant les mains.*

Mon père !

PRÊTRE-PIERRE, *continuant.*

Et maintenant, c'est moi le suppliant.

Ô Slagistri, ton père, en un jour effrayant,

T'a mis hors de son toit, mais non hors de son âme.

De tous les maux du père un fils est le dictame ;

Je souffre, et ton retour serait ma guérison.

Écoute. Si tu veux rentrer dans ma maison,

Je serai bien content, il suffit de me dire :

J'avais tort, père ! et moi j'irai dire au duc : Sire,

Il avait tort. Le duc alors, l'évêque aussi,

Te feront grâce, et moi je te dirai : Merci !

SLAGISTRI.

Me feront grâce !

PRÊTRE-PIERRE.

Un toit croulant devient prospère

Quand toute la famille est complète, et le père,  
Quand il pardonne, croit recevoir son pardon.  
Est-il beau qu'un laurier se transforme en chardon,  
Qu'une âme tourne en haine, et qu'un homme ait l'approche  
D'un glacier, d'un buisson épineux, d'une roche ?  
Rentre sous ce bon toit qui tous nous protégea.  
Tu n'es plus jeune, et moi je suis si vieux ! Déjà  
Quand tu naquis j'avais les cheveux gris, et l'âge  
Me donnait rang parmi les anciens du village.  
Rentre dans ta maison. Reviens. Regarde Albos !  
C'est notre enfant. Il doit couvrir nos deux tombeaux  
De son ombre, et tous deux il nous a pour racines.  
Nos âmes dans son cœur doivent être voisines.  
Reviens. Sois son amour comme il est notre orgueil.  
Quoi ! tu ne veux donc pas, après un si long deuil.  
L'épanouissement de tout ce cœur superbe !  
Contemple ton fils, père, et, laboureur, ta gerbe.  
Entends-moi, rends-toi, laisse amollir ton granit.  
Ah ! jadis, quand j'avais ma couvée et mon nid,  
Hélas ! quand tu jouais, enfant, près de ta mère,  
Je ne t'aurais pas dit une parole amère  
Et tendre, que j'aurais, avant d'avoir fini,  
Senti courir vers moi ton pas doux et béni,  
Et tes bras se hausser pour que mon front se penche,  
Et tes petites mains tirer ma barbe blanche !  
C'est donc bien malaisé de dire : J'avais tort !

SLAGISTRI.

Oui, certes, quand on est la justice.



---

## VICTOR HUGO

---

PRÊTRE-PIERRE.

D'abord,

Non. Et puisque tu veux raisonner, je t'explique.  
Sois attentif.

ALBOS, à Prêtre-Pierre.

J'écoute, ô père !

PRÊTRE-PIERRE, à Slagistri.

En république,

On est hors de la loi de l'évangile, et Christ  
A dit : Payez le drachme à César. C'est écrit.

SLAGISTRI.

Que m'importe ! À quoi bon le prince ?

PRÊTRE-PIERRE.

Il nous protège.

SLAGISTRI.

Mais nos droits ?

PRÊTRE-PIERRE.

Sont les siens.

SLAGISTRI.

Mais sa troupe ?

PRÊTRE-PIERRE.

Un cortège !

SLAGISTRI.

Mais l'impôt ?

PRÊTRE-PIERRE.

Il faut bien payer qui nous défend.

Juda, qui fut roi, fit Israël triomphant ;  
Turacar, qui fut roi, sauva le peuple arnaute.  
La guide est nécessaire aux caravanes ; ôte  
Le pilote aux vaisseaux, l'eau va les submerger.  
Est-ce que le troupeau ne suit pas le berger ?

L'état vivre sans chef ! l'homme vit-il sans tête ?  
Une boussole est donc de trop dans la tempête ?  
La famille a le père et le peuple a le roi.  
On sent quelqu'un de bon vivre au-dessus de soi.  
Ce qui fait grands les rois, c'est que Dieu les complète.  
Leur diadème est nimbe, et leur sceptre est houlette ;  
S'ils retournent le glaive, à genoux ! c'est la croix.  
Je vois Dieu. J'obéis, de même que je crois.  
Moïse monte et Dieu descend. De leur rencontre  
Sort l'éclair et jaillit la loi. Que dire contre ?  
Lis la bible. Comprends le dogme ; le salut  
Est dans ce livre saint, si profond qu'il fallut  
Un Dieu pour le dicter, des spectres pour l'écrire.  
Car le prophète était fantôme, et son délire  
Était la vision du ciel démesuré.  
Les mages semblaient fous dans Ur et dans Membré,  
Mais du Seigneur pour eux telle était la largesse  
Que, la raison éteinte, ils gardaient la sagesse.  
De là le Livre, écrit par ces grands inspirés.  
Le roi, quand des vieux temps on gravit les degrés,  
Tient au juge, et le juge adhère au patriarche.  
Et, depuis six mille ans qu'Adam s'est mis en marche,  
Le genre humain soumis suit les rois. C'est ainsi.  
Et qu'as-tu maintenant à répondre ?

SLAGISTRI.

Ceci,

Que j'étouffe. Oh ! parfois, je m'en vais dans les plaines,  
Et j'ouvre ma poitrine aux sauvages haleines.  
Farouche, à pleins poumons, comme l'aigle et l'eider,

Je voudrais aspirer les ouragans... – Pas d'air !  
Tout est prison. Dans l'eau des lacs, dans les vallées,  
Sur les pics, dans les fleurs qui me semblent foulées,  
Dans l'herbe et le buisson, dans les jours, dans les nuits,  
La pesanteur du maître est partout, je m'enfuis,  
Je cherche cette cave obscure, et quand j'y rentre,  
J'ai sur moi le mont sombre, et je sens dans cet antre  
La montagne moins lourde encor que le tyran !  
Je dis que, loin des flots, pays du cormoran,  
Loin des neiges, refuge altier du gypaète,  
J'ai là, peuple, un cachot rempli d'horreur muette,  
Et que, libre dedans, je suis captif dehors !  
Peuple, la patience est pleine jusqu'aux bords.  
Je dis que j'ai mon père, oui, mais j'ai ma patrie.  
Mon père est satisfait, mais ma mère est flétrie ;  
Ma mère, la voilà, c'est la montagne. Enfant,  
Elle m'aima. Je l'aime à mon tour. Triomphant,  
Ou vaincu, je la veux fière autant qu'elle est haute.  
Celui qui prend aux monts la liberté, leur ôte  
La grandeur, et je dis que je souffre ! je dis  
Que c'est en vain qu'au fond des bois les vents hardis  
Font bruire et parler la feuille et la ramure,  
Je dis que je me sens muet quand tout murmure,  
Je dis que je voudrais prendre en mes bras les os  
De nos aïeux, et fuir, peuple ! et que les oiseaux,  
Quand ils s'envolent, gais et hautains, m'humilient ;  
Je dis que les joncs vils me raillent lorsqu'ils plient ;  
Je dis qu'en plein été, quand l'air semble agrandi,

J'ai froid, et que je suis aveugle en plein midi.  
Est-ce que par hasard vous entendez encore  
Le rossignol la nuit et le coq à l'aurore ?  
Moi pas. Je dis que j'ai la diminution  
D'être un homme portant envie à l'alcyon,  
Je dis qu'en ce sépulcre où l'âme est endormie,  
J'ai ma part de suaire et ma part d'infamie,  
Et que je sens ce ver, l'opprobre, qui me mord,  
Et que tout est vivant, et que moi je suis mort !  
Oh ! porter ce fardeau honteux, un roi ! Dépendre  
D'une humeur, qu'il n'a pu sur quelque autre répandre,  
De ses plans contre ou pour telle ou telle tribu,  
D'un plaisir mal fini, d'un vin tristement bu !

*Montrant la foule.*

Ah ! je suis bête fauve, eux sont bêtes de somme !  
Ô transformation hideuse ! où donc est l'homme ?  
Où donc est le peuple ? Ombre, où donc est le soleil ?  
Je fais le rêve affreux dont ils ont le sommeil !  
Quand donc entendra-t-on le bruit du jet de lave,  
La respiration fauve d'un peuple brave  
Aimant mieux dépenser son sang que son honneur,  
La rumeur de la ruche en éveil, le seigneur  
Criant grâce ! l'émeute, et, parmi les mêlées,  
Tous les tocsins hurlant dans toutes les vallées !  
Ô peuple, en subissant le maître, tu l'absous.  
La conscience humaine est gisante dessous.  
Tu ne distingues plus ton droit. Mais quelle espèce  
D'éclair te faut-il donc dans cette nuit épaisse ?  
Moi de moins, tout périt. Car je suis le dernier.

---

## VICTOR HUGO

---

Oh ! je dis qu'en cette ombre on finit par nier  
Que la vie ait un but, que le monde ait une âme,  
Je dis qu'un beau ciel bleu semble un complice infâme,  
Que tout cet univers n'est plus qu'un sombre jeu,  
Et qu'un homme de trop, c'est l'éclipsé de Dieu !

*Prêtre-Pierre veut l'interrompre. Il le regarde fixement.*

Quand la langue de feu tombe, et parle à la terre,  
L'homme ne peut l'éteindre ; elle, ne peut se taire.

*Il se retourne vers le peuple.*

Savez-vous seulement quels aïeux vous avez ?  
Vos pères souriaient devant les rois bravés.  
Aux hallebardes d'or, aux riches pertuisanes,  
Ces pâtres opposaient les piques paysannes ;  
Pour garder leur paix sainte ils étaient belliqueux ;  
Leur lance était leur femme et couchait avec eux ;  
Ah ! ni czar, ni sultan, ni duc sérénissime.  
Ils veillaient, ils faisaient des feux de cime en cime,  
Si bien qu'à chaque mont, porteur d'une clarté,  
Ils mettaient cette étoile au front, la liberté.  
Hélas ! ce qu'ils étaient flétrit ce que vous êtes.  
Les déroutes du turc féroce étaient leurs fêtes.  
Ah çà ! vous avez donc dans l'esprit que je puis  
Oublier nos aïeux qu'un monde eut pour appuis !  
Ils guerroyaient au vent, au soleil, sous les pluies.  
Ils faisaient frissonner leurs mères éblouies ;  
Ils péchaient et chassaient seuls chez eux, expulsant  
Venise avec sa croix, Stamboul et son croissant,  
Et ce golfe a toujours vu devant leurs colères  
Fuir le lourd battement des rames des galères.

Cela n'empêchait pas de labourer ; l'été,  
On moissonnait gaîment, et leur simplicité  
Mêlait l'humble travail aux résistances fières.  
Ce peuple, à l'empereur qui, pour mettre aux bannières,  
Leur envoyait un aigle, envoyait un crapaud.  
Si quelque prince eût dit : J'attends de vous l'impôt,  
Ils eussent répondu : Payable à coups de pique.  
Ah ! c'était un beau bruit dans la montagne épique,  
C'était un fier frisson dans les rocs et les bois,  
Quand ces chasseurs des loups donnaient la chasse aux rois !  
Aujourd'hui l'on me dit : Quoi ! bandit, tu persistes !  
Oh ! que dans vos tombeaux vous devez être tristes,  
Géants !

*Il s'approche d'Albos.*

Si tu voulais ?

ALBOS.

Non.

PRÊTRE-PIERRE, à *Albos*.

Fils, n'écoute rien.

SLAGISTRI, à *Albos*.

Tu me résistes, toi !

ALBOS, montrant *Prêtre-Pierre*.

Vous lui résistez bien !

SLAGISTRI.

Ô nos aïeux, venez m'aider contre mon père !

PRÊTRE-PIERRE.

Silence !

SLAGISTRI.

Non. – Ce peuple inerte m'exaspère.

À *Albos*.

---

VICTOR HUGO

---

Toi bon, toi vertueux, quoi ! rien en toi n'éclot !  
La bonté, cela doit s'allumer. Fils, il faut  
Que toutes les vertus dégagent une flamme,  
Et cette flamme, en bas c'est la vie, en haut l'âme.  
C'est la liberté. L'homme est un esprit. Ayant  
Des ailes, dans la cage il devient effrayant.  
C'est pourquoi l'on m'entend pousser des cris farouches.

*Regardant le peuple.*

Pas de feu dans ces yeux ! pas de souffle en ces bouches !  
Oh ! quelle abjection !

*À Prêtre-Pierre.*

Vous en répondez !  
PRÊTRE-PIERRE.

Quoi !

Des menaces !

SLAGISTRI.

Non pas. Des craintes.

PRÊTRE-PIERRE.

Quelqu'un, toi,

Est de trop.

SLAGISTRI, *sombre.*

Il n'eût pas alors fallu me faire.

PRÊTRE-PIERRE, *étendant le bras.*

Je suis ton père. Sors.

*Slagistri baisse la tête et se dirige vers le souterrain.*

ALBOS.

Va-t'en !

SLAGISTRI, *se redressant et regardant fixement Albos.*

Je suis ton père.

*Albos recule. Slagistri rentre dans le souterrain. Moment de stupeur dans la foule. Tous regardent Slagistri disparaître dans la caverne.*

PRÊTRE-PIERRE.

Le temps finira-t-il par le calmer ? hélas !  
Mais j'ai presque oublié dans tous ces noirs éclats  
Que je suis attendu partout dans les chaumières  
Pour du pain, pour un peu d'argent, pour des prières.  
Et les malades ! Vite ! Ah ! mon pas est caduc !

*Cris et bruits joyeux. Reviennent les hommes de la plaine qui sont partis à la première scène. Ils apportent des branches d'arbre, de toutes sortes, palmiers, lierres, houx, roses, et un grand écusson de bois doré. Les jeunes filles les accompagnent avec des charges de feuilles et de fleurs.*

UN JEUNE PAYSAN, à Prêtre-Pierre.

Père, nous voulons faire à monseigneur le duc  
Une porte en laurier, s'il vient par aventure.  
Il faut qu'elle soit haute assez pour sa voiture.

PRÊTRE-PIERRE.

Bien, mes enfants.

À Albos.

Mon fils, aide-les. Je reviens.

*Il sort par la ruelle derrière la cabane marquant l'entrée du village.*

MIRONDELA  
DELS ARTS



## Scène IV

### CE QUI ENTRE PAR L'ARC DE TRIOMPHE

ALBOS, HOMMES DE LA MONTAGNE  
et DE LA PLAINE, JEUNES FILLES

*ALBOS, pensif.*

L'aïeul dit vrai. La paix est le premier des biens.  
Sans l'ordre pas de paix ; sans le prince pas d'ordre.  
C'est la sagesse.

*Cependant tous, pendant qu'Albos songe, se sont mis à bâtir l'arc de feuillages à l'entrée du village à gauche faisant face à la caverne. La construction prend forme rapidement. Les uns grimpent sur le rocher. Les autres leur passent les branchages qu'ils attachent et mêlent.*

*UN PAYSAN, à l'autre.*

Attends, il faut courber et tordre  
Ces deux branches pour faire un cintre, de façon  
Qu'on puisse entre elles deux suspendre l'écusson.

*Ils continuent de construire l'arc de triomphe. Les filles les aident et chantent. Le chanterre accompagne le chant et le travail en jouant de la muse de blé.*

KIELBO.

Fugitif, fugitive,

On s'aime, doux tableau !

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUS, *garçons et filles.*

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

*L'arc de triomphe s'élève et grandit au milieu des chansons.*

UN PAYSAN, *à l'autre.*

Tout cela semblera bien plus vert si tu poses  
Par endroits, dans le houx et le lierre, des roses.

*Il fredonne le refrain.*

...Au fil de l'eau.

KIELBO, *reprenant le chant.*

De Malte elle est native,  
Et lui de Céfalo.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUS, *en chœur.*

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

Vite, qu'on les proscrive !

Dit le duc Dandolo.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUS.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

La lune a l'air craintive,

---

## VICTOR HUGO

---

Au fond de son halo.

À la dérive...

*S'interrompant et admirant l'édifice de fleurs.*

Cette couronne d'or faite avec des safrans,

C'est beau.

*À un paysan qui tient une branche verte à la main.*

Donne ton myrte.

LE PAYSAN.

Oui, pour un baiser.

KIELBO.

Prends.

*Ils échangent un baiser. Elle attache le myrte au cintre de l'arche, et se remet à chanter.*

À la dérive.

Au fil de l'eau.

TOUS.

À la dérive,

Au fil de l'eau.

KIELBO.

Le couple heureux s'esquive,

Paola, Paolo.

À la dérive,

Au fil de l'eau.

TOUS.

À la dérive,

Au fil de l'eau.

KIELBO.

Moi, je chante, captive

Au cloître Archangelo.

À la dérive,

Au fil de l'eau.

---

## L'ÉPÉE - THÉÂTRE EN LIBERTÉ

---

TOUS.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

KIELBO.

L'amour dont on me prive  
S'envole... Ho ha ha ho !  
À la dérive,  
Au fil de l'eau.

TOUS.

À la dérive,  
Au fil de l'eau.

*Tout en chantant, filles et garçons se passent les branches de main en main.  
Ils accrochent au-dessus du cintre l'écusson.*

LE CHANTERRE,  
*contemplant l'arche de feuillage à demi construite.*

Porte digne d'un roi !

UN PAYSAN.

Certes !

KIELBO, *à Albos.*

Albos, te plaît-elle ?

ALBOS, *avec un regard distrait.*

Oui.

KIELBO.

Si c'était pour toi, nous la ferions plus belle.

UN PAYSAN, *montrant l'écusson à Albos.*

Nous l'avons détaché d'une vieille maison.

C'est doré. C'est en bois.

ALBOS, *pensif.*

Oui, l'aïeul a raison.

*Brusque effarement de la foule. Tous reculent et s'écartent. Une espèce de spectre, sortant du village, paraît sous l'arche de fleurs. C'est Prêtre-Pierre livide,*

---

## VICTOR HUGO

---

*cheveux hérissés, barbe arrachée. Il n'a plus sa dalmatique. Sa robe déchirée laisse voir sa poitrine, son dos et ses bras nus. Il avance en chancelant comme un homme ivre, et vient s'affaisser sur le banc de pierre. Derrière lui entrent quelques paysans, l'air épouvanté.*



## Scène V

### CE QUI SORT DE LA CAVERNE

ALBOS, HOMMES DE LA MONTAGNE  
et DE LA PLAINE, JEUNES FILLES, PRÊTRE-PIERRE

PRÊTRE-PIERRE, *bégayant.*

C'est monseigneur.

ALBOS, *courant à lui.*

Mon père ! en quel état ! mon père !

Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

*Il le regarde. Prêtre-Pierre ne semble ni voir, ni entendre.*

Il fixe à terre

Des yeux égarés. Père ! Ah ! que s'est-il passé ?

Parlez-moi, père ! Est-il tombé dans un fossé ?

Père ! – Il ne me voit pas ! – Sa robe est déchirée.

A-t-il été heurté par des bœufs à l'entrée

De quelque chemin creux ? Levez la tête un peu.

Vous n'entendez donc pas que je vous parle ? Ah ! Dieu !

PRÊTRE-PIERRE.

C'est monseigneur.

---

## VICTOR HUGO

---

ALBOS.

Qu'a-t-il ? qu'est-ce donc ?

*Examinant Prêtre-Pierre de plus près.*

De la boue !

Du sang !

PRÊTRE-PIERRE.

C'est monseigneur.

ALBOS.

Est-ce contre une roue

De quelque chariot qu'il s'est blessé ? Les ponts

Des ravins sont étroits.

*Il s'adresse à un des paysans qui viennent d'entrer avec Prêtre-Pierre.*

Tu le suivais. Réponds.

Tu dois avoir vu. Dis, qu'est-il arrivé ?

LE PAYSAN.

Maître,

J'ai tout vu. Mais parler, c'est dangereux peut-être.

ALBOS.

Le danger, ce serait de te taire. Je veux

Prendre et traîner ce mont hagard par les cheveux

Si quelqu'un me résiste ici ! Parle !

LE PAYSAN.

Ô grand frère.

Entre deux peurs qu'on a, la tienne est la première,

Eh bien, voici. Le duc notre seigneur... – Voilà.

*Il s'arrête.*

ALBOS.

Mais parle donc !

LE PAYSAN.

L'aïeul marchait comme cela.

Il ne regardait pas. Il traversait la place.

L'église est d'un côté, le donjon est en face.  
Lui, par oubli, n'a pas salué le drapeau.  
Le duc venait derrière. Il a vu le chapeau  
De Prêtre-Pierre, et dit : Châtiez-moi cet homme !  
Alors les lansquenets qu'il amène de Rome  
Et de Vienne ont fait mettre à genoux ton aïeul.  
Un homme qui marchait vêtu d'un grand linceul,  
Après le duc, on dit que c'est le bourreau, frère,  
Cet homme a déchiré la robe à Prêtre-Pierre,  
Puis a pris une verge... et le sang a coulé.

ALBOS.

Ô profondeurs des cieux, vous n'avez pas croulé !

LE PAYSAN.

Les prêtres qui suivaient le duc, portant des cierges,  
Riaient. Tous, ils riaient.

ALBOS.

On t'a battu de verges,  
Vieillard ! ô le plus saint des hommes ! Ces démons !  
Frapper le mage à qui Dieu parle sur les monts !  
Ah ! je n'étais pas là ! Je suis un misérable.  
Un vil sceptre a touché l'apôtre vénérable !  
On a dans les ruisseaux traîné ces vieux genoux  
Et tout ce qu'ils ont fait de prières pour nous !  
Celui qui réchauffa jadis ma petite âme,  
Le voilà sanglant, nu, meurtri du fouet infâme !  
Il ne peut plus parler, la stupeur l'étouffant !  
Ô mon bon vieux grand-père adoré ! mon enfant !

*Il sanglote et embrasse les genoux de Prêtre-Pierre, immobile, et comme pétrifié.*

Ces prêtres qui riaient ! race au cœur de vipère !



---

## VICTOR HUGO

---

*Baisant les mains de Prêtre-Pierre.*

Ô mains saintes !

LE PAYSAN.

Le peuple a hué.

ALBOS.

Qui ?

LE PAYSAN.

Ton père.

ALBOS, *sanglotant.*

Ah ! l'homme est un aveugle imbécile et dormant !

Pour lui montrer l'abîme il faut l'éroulement,

Et pour qu'il voie enfin l'honneur et la justice,

Il faut que le soufflet de l'ombre l'avertisse !

*Il se dresse.*

Abominable duc ! prince abject ! affreux roi !

Oh ! qui fera sur lui tomber la foudre ?

SLAGISTRI, *paraissant au seuil de la caverne.*

Toi.

*Dans l'ombre il tient, non par la poignée, mais par le milieu, une longue lame qui est dans un fourreau de fer.*

ALBOS.

Moi ! mais je ne puis rien. Oh ! l'ours dans sa tanière

Est heureux ! le lion, secouant sa crinière,

Est heureux ; le grand tigre altier, les loups rôdants

Sont heureux ! Tous ils ont des griffes et des dents !

Mais l'homme est misérable et nu. Sa main crispée

Est sans force. Il n'a pas d'ongles.

SLAGISTRI,

*tirant la lame du fourreau et l'élevant au-dessus de sa tête.*

Il a l'épée !

*Il jette le fourreau. Pendant que la toile tombe, Albos saisit éperdument l'épée et Slagistri s'agenouille devant l'aïeul.*